

7555

AN 30

02

D^r Ch. V. DRYSDALE

Y a-t-il
des Subsistances
pour tous ?

Réplique au Prince Kropotkine

Traduit de l'Anglais par Manuel DEVALDÈS

4^e Mille

1919

—*—

PRIX : 50 centimes

EDITION DU MALTHUSIEN
51, rue Ramus, 51
PARIS (XX^e)

A la même adresse

La PAUVRETÉ

Sa seule Cause, son seul Remède

MALTHUSISME et NÉO-MALTHUSISME

*Avec des Vues sur la Question Sexuelle
l'Amour libre, la Suppression du Mariage, du Célibat, de la Prostitution,
de la Guerre*

par le D^r Georges DRYSDALE

(Edition contenant 3 portraits)

UN VOLUME DE 258 PAGES. — PRIX : 2 FR. 50 ; FRANCO : 2 FR. 85

Extrait de la Table des Matières :

Importance de la loi de population. Obstacles à l'accroissement de la population. Examen des obstacles. Les systèmes socialistes en face de la loi de population. Objections à la loi de population : émigration, loi des pauvres, travail garanti par l'Etat, terres incultes, etc., etc. La contrainte morale de Malthus. Opinions de Stuart Mill.

Corollaires de la loi de population. **La pauvreté est une question sexuelle.**

Critique de la solution de Malthus. La continence sexuelle est malfaisante. Les moyens anticonceptionnels, leur examen.

Le mariage, les maux qu'il produit. Le mariage, la prostitution légale. Les familles nombreuses causent la pauvreté et les maux sexuels.

Les gens mariés prolifiques plus coupables que les prostituées.

Les grands devoirs sexuels : limitation de la procréation, obligation de l'exercice sexuel.

Le divorce. Le commerce sexuel honnête. La licence, ses causes.

But de la morale sexuelle : diffusion générale des plaisirs de l'amour.

Il n'y a qu'un moyen *direct* de remédier à la pauvreté et aux maux sexuels : la *copulation préventive*, la limitation volontaire des naissances par les procédés anticonceptionnels.

PRÉFACE

AN 30
82

De l'extrême-droite à l'extrême-gauche, tous les partis politiques, tous les clans économiques repoussent la doctrine malthusienne. Mais ses adversaires les plus ardents, en France, sont assurément les économistes de la nouvelle école libérale et les écrivains anarchistes-communistes. Etrangement associés dans une opposition tenace, ils communient, pour des raisons différentes, sous les mêmes arguments.

Je ne crois pas à la sincérité des économistes. S'ils combattent Malthus, c'est en vue de la conservation sociale. Ils aperçoivent clairement les conséquences que peuvent tirer du principe de population, pour hâter l'évolution sociale, des esprits scientifiques, audacieux et humains. S'ils tentent d'ébranler, à l'aide d'arguments fallacieux, la loi que la probité de leurs prédécesseurs défendait avec âpreté, c'est qu'ils craignent des applications pratiques aboutissant au bouleversement de la société.

Un de leurs arguments, le plus employé, le plus spécieux, consiste à dire que les hommes sont abondamment nourris, que l'équilibre entre la population et les subsistances s'établit spontanément et de telle sorte que, s'il y a souffrances individuelles, c'est dans la mesure, bienfaisante pour la société, où l'aiguillon du besoin excite à l'industrie et concourt au progrès. Au surplus la terre est un fonds inépuisable et la science humaine promet plus encore qu'elle n'a donné.

Quant aux anarchistes communistes, dont Élisée Reclus et Pierre Kropotkine ont été, en France, les représentants les plus distingués, on ne peut douter un instant de leur sincérité. Il ne faut que se défier

de leur aveuglement et, si j'ose dire — car les deux leaders communistes sont par ailleurs des savants — de leur ignorance.

S'il y a des gens malheureux, ne cessent-ils de proclamer, c'est que des privilégiés prennent plus que leur part ; il y aurait assez pour chacun dans une distribution équitable ; l'humanité pourrait être dix fois plus nombreuse que la terre lui apporterait encore, et au-delà, et tout de suite, et sans peine, par l'application de méthodes de culture perfectionnées, tout ce qui lui est nécessaire. Malthus se trompe et Darwin avec lui. Il n'y a pas à s'occuper de l'accroissement humain, ni de l'exubérance des familles prolétaires. L'organisation sociale seule est coupable. Il ne s'agit que de la changer, d'instaurer le régime communiste, et immédiatement et pour longtemps tous les habitants du globe auront non seulement l'aisance mais le superflu.

Pierre Kropotkine, après bien des affirmations superficielles répandues dans ses nombreuses publications, exposa enfin ses vues dans un ouvrage qui eut quelque succès : Champs, Usines et Ateliers.

Par des procédés d'allure scientifique qui empruntent leur force à la statistique, qui se basent sur les progrès agricoles et industriels, sur les possibilités de la science, il déploya les richesses actuelles et futures de l'humanité, enfla les ressources, les subsistances, sans se soucier beaucoup de l'accroissement possible de la population. Il tint d'ailleurs pour négligeables quelques données fort importantes.

Notre ami le D^r Ch.-V. Drysdale, fils et neveu de nos illustres maîtres, savant en sciences exactes, répondit en 1913 à l'apôtre communiste, dénonça ses omissions, ses erreurs et ses illusions. Les économistes peuvent faire leur profit de sa réplique.

Aux disciples de Kropotkine qui nous opposent encore les aliments possibles, les richesses en puissance, je recommande vivement la lecture attentive de cette brochure substantielle, instructive, suggestive, point ornée, toute en faits et en raisonnements précis. Qu'ils lisent particulièrement les courts chapitres concernant les matières fertilisantes et les fameux nitrates électriques que la chute du Niagara peut et doit fournir à la pullulation humaine.

Après tant d'assauts subis pendant plus d'un siècle, la doctrine malthusienne reste incontestablement inébranlée, et Kropotkine se doit à lui-même et à ses disciples de tenir compte, dans sa prochaine édition, des arguments de notre ami.

Œuvre d'un maître, cet opuscule, parfaitement traduit, ne peut manquer d'amener aux vues malthusiennes de nouveaux adeptes, fervents et convaincus ; il contribuera à répandre cette vérité que la science sociale ne saurait s'établir sans prendre assise sur le principe de population et que l'humanité ne se libèrera de la misère, de la guerre et des maux nombreux produits par la permanence du surpeuplement, qu'en suivant les enseignements de Malthus et de ses disciples.

G. HARDY.



Y a-t-il des subsistances pour tous ?

Réplique au Prince Kropotkine

La continuelle augmentation du coût de la vie et la réédition de l'œuvre bien connue du prince Kropotkine : *Fields, Factories, and Workshops* (2), donnent un regain d'intérêt à la question de l'approvisionnement en subsistances. Nous avons souvent songé à consacrer un article à cet ouvrage ; or, le moment actuel paraît convenir particulièrement à la réalisation de ce projet, le prince Kropotkine ayant maintenant entièrement revu son travail et estimant pouvoir parler avec autorité.

« Peu de livres ont eu une influence aussi pernicieuse sur le développement général de la pensée économique que celle de l'*Essay on the Principle of Population* de Malthus, laquelle s'exerça pendant trois générations consécutives », dit le prince Kropotkine. Très respectueusement, nous n'hésitons pas à l'informer que ce jugement s'applique plutôt, pour ce qui est de la présente génération, à son propre

(1) Matière d'une brochure de propagande éditée par *The Malthusian*, l'organe de la Ligue Malthusienne anglaise.

(2) Version anglaise de *Champs, Usines, Ateliers* (Nelson, éditeur, Londres).

livre, d'ailleurs d'une lecture fort attachante. Pendant les quatorze dernières années, il a tenu une place unique dans notre littérature ; tous les journaux, depuis le conservateur *Times* jusqu'aux organes socialistes et travaillistes, ont accepté ses conclusions comme paroles d'Évangile et il en a été fait constamment état dans les meetings, comme donnant le coup de grâce final à la doctrine malthusienne de la surpopulation. Et cependant, il semble impossible qu'une personne intelligente lise ce livre et en confronte les affirmations avec la plus humble expérience journalière sans se rendre compte qu'il existe une grosse erreur en quelqu'une de ses parties. La puissance même des arguments employés par le prince Kropotkine pour démontrer les immenses possibilités de l'agriculture ne fait que prouver d'une manière plus frappante la lenteur du progrès réel dans les pays qu'il vante le plus. Nous avions espéré que durant les quatorze années qui se sont écoulées depuis la première édition de son livre, il aurait observé cela et modifié ses conclusions en conséquence ; mais tel n'est pas le cas, malheureusement, et dans la seconde édition nous retrouvons exactement le même méprisant dédain de Malthus et la même croyance optimiste en des « possibilités » qui n'exhibent pas le moindre signe de devenir des réalités.

Nous pensons que nos lecteurs ont déjà lu cet ouvrage, de sorte qu'il ne nous sera pas nécessaire de faire plus qu'esquisser très brièvement son argument principal. Il débute par un intéressant résumé de l'évolution économique, montrant comment ce pays-ci délaissa l'agriculture pour l'industrie dans la conviction que la division du travail même parmi les nations était un objet désirable et que la mission de la Grande-Bretagne était d'être *the workshop of the*

world, l'atelier du monde, fournissant les machines et les articles manufacturés en échange des subsistances des autres nations, dont la destinée était d'être agricoles. Il fait voir très justement que cet idéal ne pouvait être permanent et qu'à un certain moment d'autres nations furent contraintes d'entrer dans le cercle de la production industrielle et se refusèrent à dépendre de nous plus longtemps. Il montre à quel degré les manufacturiers se sont multipliés dans tous les pays, même dans l'Inde et en Chine, et il prévoit une époque où chaque pays aura à compter sur lui-même pour satisfaire à la majorité de ses besoins. Tout cela est entièrement d'accord avec ce que nous autres, néo-malthusiens, avons souvent signalé, — excepté que nous l'avons envisagé comme un résultat nécessaire de la lutte pour l'existence due à la surpopulation, tandis que le prince Kropotkine semble la regarder comme une pure question d'inclination nationale.

Le prince Kropotkine est par suite conduit à cette conclusion que la Grande-Bretagne doit devenir de nouveau un pays agricole, opinion que nous agréons sincèrement. Mais comme il ne voit pas que cela est nécessité par le rapide accroissement de la population d'autres pays, il a complètement omis de traiter la question des causes de la décadence de notre agriculture et des raisons qui militent en faveur de sa prochaine renaissance. Dans un pays surpeuplé, c'est-à-dire un pays où les naissances ont lieu plus rapidement que ne peuvent être trouvés les moyens de nourrir les nouveaux venus, la population ne peut ni ne veut attendre les éventualités de l'avenir et il lui faut s'assurer le plus grand gain *immédiat* possible par son travail. Quand le libre-échange et les progrès dans les transports rendirent facile l'importation de

vivres à bon marché, les profits de l'agriculture diminuèrent, naturellement, et les travailleurs trouvèrent qu'ils pourraient mieux s'entretenir, eux, leurs femmes et leurs enfants, en s'engageant dans les industries qui produisaient des marchandises en échange de subsistances plutôt qu'en produisant les subsistances elles-mêmes. Ce ne fut pas une question de politique économique, mais de lutte pour vivre; et le succès de celle-ci fut avéré par un accroissement de population beaucoup plus rapide que celui qui avait eu lieu sous le régime ancien. De 1780 à 1880, la population du Royaume-Uni augmenta de 9.561.000 à 35.004.000, soit de 25.443.000, tandis qu'elle n'avait augmenté que de 5.532.000 à 9.561.000, soit de 4.029.000, dans tout le siècle précédent (1). Comme le taux de la natalité ne fut probablement pas si différent pendant la période entière, cela signifie simplement que le taux de la mortalité s'abaissa très rapidement à la faveur de l'établissement du système industriel et commercial. C'est fort bien que le prince Kropotkine déplore ce changement, mais préférerait-il que davantage de décès fussent survenus? Même sous les nouvelles conditions, le pouvoir de soutenir un accroissement de population ne s'élève qu'à environ 12 pour 1.000, de sorte qu'avec un taux de natalité relativement modéré (pour l'époque) de 36 pour 1.000, le taux de mortalité fut de 24 pour 1.000, au lieu de 10 pour 1.000, comme il doit être, et est, en Nouvelle-Zélande. Maintenant que l'immense accroissement de population des Etats-Unis arrête leur exportation de vivres et que les prix haussent, le moment est arrivé de nous livrer de nouveau à l'agriculture, mais précisément pour la même raison que

(1) Mulhall, *Dictionary of Statistics*, p. 441.

celle qui nous y fit renoncer, — la nécessité d'obtenir autant de subsistances que possible pour notre travail. Incidemment, nous convenons que l'idée du prince Kropotkine de l'« intégration », comme opposée à l'extrême division du travail, est excellente en ce qu'elle tend à développer des êtres humains complets et confiants en eux-mêmes, au lieu d'automates indifférents; mais la réalisation de cet idéal ne peut s'accomplir qu'avec une population s'accroissant lentement et ne saurait être attendue d'un peuple qui lutte furieusement pour le pain.

LA QUESTION DE POPULATION

Il n'est pas nécessaire d'accompagner l'auteur dans ses parfaites et précieuses statistiques sur l'ascension de l'industrie en d'autres pays, car elles ne font que confirmer ce que nous avons toujours pensé : que d'autres pays seraient forcés de suivre notre exemple et d'entrer en concurrence avec nous pour la conquête de la plus abondante part de subsistances. Ce qui nous intéresse, c'est le côté agricole de la question. « Il nous a été enseigné, dit le prince Kropotkine, à la fois par les économistes et par les politiciens, que les territoires des Etats de l'Europe occidentale sont à ce point encombrés d'habitants qu'ils ne peuvent produire toutes les subsistances et matières premières nécessaires à l'existence de leur population sans cesse croissante. » Egalement, qu'il n'y a aucun avantage à la culture si les subsistances peuvent être obtenues à meilleur marché de l'extérieur. « Et cependant, il est facile de prouver que les deux assertions sont totalement erronées. Des subsistances pourraient être produites en abondance

sur les territoires de l'Europe occidentale pour beaucoup plus que leur présente population et un immense bénéfice serait tiré de ce fait. » A la page 130, il nous dit, en italique, qu' « *il est tout à fait impossible de prévoir actuellement le nombre maximum d'êtres humains qui pourraient tirer leurs moyens de subsistance d'une surface de terre donnée* ». De nouveau, un peu plus bas : « Ainsi, nous voyons que l'illusion de la surpopulation ne résiste pas au premier essai de la soumettre à un examen plus serré. Ceux-là seulement peuvent être frappés d'horreur à voir la population du pays augmenter d'un individu tous les 1.000 secondes, qui pensent à un être humain comme à un simple prétendant au fonds de richesse matérielle de l'humanité qui ne serait pas en même temps un contributeur à ce fonds. Mais nous, qui voyons en chaque nouveau-né un futur *travailleur*, capable de produire beaucoup plus que sa propre part du fonds commun, nous saluons son apparition. »

A la page 186, nous trouvons ce qui suit : « Mais le peu qui en a été dit est suffisant pour montrer que nous n'avons aucun droit de nous plaindre de la surpopulation et nul besoin de la craindre dans l'avenir. » Et dans son éloquente péroraison, annonçant le temps où la petite exploitation agricole et la petite industrie seront la règle en tous pays, le prince Kropotkine nous dit que tout ce qui est nécessaire sera produit en une courte journée de labeur, que tous les travailleurs pourraient être libérés du travail manuel après l'âge de quarante ans et qu'une communauté de ce genre ne connaîtrait pas la misère au milieu de la richesse.

Les expressions du prince Kropotkine sur cette question ne sont ni réservées ni hésitantes. La sur-

population, selon lui, non seulement est une absurdité en ce qui concerne le présent, mais n'a même pas besoin d'être envisagée. Malthus, John-Stuart Mill et tous les économistes sont relégués dans l'oubli ; la loi de productivité diminuante du sol n'existe pas, et la population peut aller en doublant tous les trente ans sans la moindre raison d'anxiété ! Sur une carte de Grande-Bretagne, nous voyons que la surface totale de 56 millions d'acres (1) est divisée en 24 millions incultivables et 32 millions cultivables, desquels 14 millions 1/2 seulement sont cultivés et 17 millions 1/2 laissés en pâturages permanents. « L'agriculture britannique ne pourvoit en subsistances indigènes que de 125 à 135 habitants par square mile (2) (sur 466). » Sur ce, le prince Kropotkine nous dit que la France produit des subsistances pour 170 habitants par square mile sur 188 et que la Belgique n'approvisionne pas moins de 490 habitants par square mile en subsistances indigènes, sans compter une certaine quantité de celles-ci destinée à l'exportation. Allant plus loin et tenant compte de la culture intensive et des variétés prolifiques de blé, etc., il nous apprend que les 8 bushels 1/2 (3) de blé indispensables à la nourriture annuelle d'un homme ont été produits à Tomblaine sur le vingtième d'une acre ; et il pense qu'avec les ressources de la nature telles que nous les connaissons aujourd'hui, trois habitants sur chaque acre cultivable ne seraient pas trop, ce qui impliquerait que la Grande-Bretagne pourrait entretenir 170 millions d'habitants sans importer de vivres. Le prince Kropotkine se donne la

(1) 1 acre (arpent) = 40 ares 4.671.

(2) 1 square mile (mille carré) = 2 k. 588.881.

(3) 1 bushel (boisseau) anglais = 36 litres 34 766.

peine de nous expliquer comment tout cela est accompli et il convient de dire non seulement qu'à première vue ses arguments semblent extrêmement convaincants, mais encore que, quoi qu'il en soit de leur utilité réelle, il donne les instructions les plus pratiques à ceux qui désireraient appliquer ses idées.

LE PARADOXE

Et maintenant, quelle est l'explication de ce stupéfiant paradoxe, — de beaucoup le plus sérieux avec lequel le monde ait jamais été confronté ? Il n'y a pas lieu de nier les faits cités par le prince Kropotkine ; il s'en est évidemment informé avec soin et bonne foi, et ils ont été acceptés sans protestation par la presse, de même que ses conclusions apparemment. Mais que ce soit un paradoxe, nul de ceux qui ont lu attentivement le livre n'en peut douter un instant. Certaines des meilleures méthodes de plantage et d'amendement du sol, nous dit-il, sont employées en Chine et au Japon ; or la Chine est probablement le plus pauvre et le plus famélique des pays civilisés, quoique son sol soit utilisé au suprême degré et qu'elle exporte fort peu de vivres. La Belgique est présentée en modèle à l'Europe, mais son peuple est parmi les plus pauvres. La France fait des prodiges avec sa culture maraîchère, et ses maraîchers travaillent sans cesse, du lever au coucher du soleil. Naturellement, la locution commode de « propriété foncière » est censée expliquer tout, mais nous ne trouvons pas de si remarquables résultats même parmi la majorité des paysans possesseurs de leur sol ; et en tout cas, avec les profits que le prince

Kropotkine indique, les rentes foncières ordinaires tombent dans l'insignifiance. Et lorsque, approfondissant un peu le sujet, nous trouvons que la population de la France, dont la culture est offerte à notre admiration, augmente plus lentement qu'en aucun autre pays d'Europe (ce n'est pas dû à un bas taux de natalité, puisque le taux de la mortalité y est encore plus élevé qu'en beaucoup d'autres pays), nous sommes obligé d'arriver à la conclusion que ni l'absence du système de propriété foncière, ni la plus assidue et intensive culture ne supportent un très rapide accroissement de population, encore que le prince Kropotkine soit sûr qu'ils *pourraient* facilement tenir tête à un doublement de population tous les trente ans. Le contraste de cette croyance avec le taux actuel d'accroissement en France, qui exigerait une période de cinq cents ans ou davantage pour doubler, est trop absurde pour que nous nous y arrêtions. Le prince Kropotkine nous dira-t-il, avec toutes ses recherches, ce que nous avons vainement demandé à tant d'autorités : pourquoi le taux de la mortalité en France est d'environ 17, au lieu de n'être que de 10 pour 1.000 ? S'il le peut, il aura fait quelque chose pour inspirer confiance en ces conclusions. Nous dira-t-il aussi pourquoi, dans les beaux jours de sa délivrance de la féodalité et de son développement agricole, la population française ne s'accrut jamais à un taux plus élevé que 6 pour 1.000 par an, au lieu des 40 pour 1.000 d'une population sans restriction ?

Il n'est pas un seul des arguments du prince Kropotkine qui affecte le moins du monde la doctrine malthusienne, et il n'est pas difficile de voir que son enthousiasme et la minutie de son étude d'une partie du sujet l'ont rendu absolument aveugle quant à

d'autres de la plus essentielle importance, parmi lesquelles les questions chimiques des matières fertilisantes et de la valeur nutritive des subsistances, les témoignages de l'évolution et des statistiques de vie et la question de l'inertie humaine.

MATIÈRES FERTILISANTES

La première de ces questions est peut-être la plus importante, et c'est là que le prince Kropotkine s'est si lourdement trompé. Du commencement à la fin de son livre, il néglige la question des matières fertilisantes, sauf dans l'intention de ridiculiser ceux qui parlent de sols pauvres. Sur ce, il nous informe que le sol n'est d'aucune importance, que les bons fermiers font leur propre sol, en amendant fortement les terres les plus stériles. Mais il ne daigne pas une seule fois examiner la question de la somme totale des matières fertilisantes disponibles. Il ne paraît pas non plus avoir entendu parler des importantes déclarations faites par Sir William Crookes dans son discours présidentiel à la British Association en 1898. En ce discours et en des écrits subséquents sur le sujet (1), Sir William montra, sans contestation possible, que l'approvisionnement suffisant en céréales et en nitrates nécessaires à la fertilisation devenait un problème des plus sérieux et il émettait des prédictions concernant la réduction des exportations des Etats-Unis et la hausse du coût de la vie qui se sont on ne peut plus complètement vérifiées et dont nous avons eu l'expérience récemment. Des citations de ce

(1) *The Wheat Problem* (Le Problème du Blé), publié en 1905 par les *Chemical News*, 16, Newcastle Street, Farringdon Street, Londres, E. C.

travail prendraient trop de place et, au surplus, elles ne sont pas indispensables, l'obligation incombant incontestablement au prince Kropotkine de réfuter ces assertions avant que le sujet exige une nouvelle discussion. De quelle utilité est-il, du point de vue de la production totale des subsistances, d'adopter la culture intensive ou des variétés prolifiques de blé, comme le prince Kropotkine le préconise, si cela a tout bonnement pour résultat que la nourriture disponible soit concentrée sur une plus petite surface et que la récolte totale ne soit pas augmentée? Le prince Kropotkine adopte le procédé délicieusement simple de trouver le rendement possible par acre et de le multiplier par le nombre d'acres utilisables, sans la moindre recherche quant à l'éventualité que la surface entière puisse ou non être amendée dans la même mesure où peut l'être une petite parcelle. Et à part des statistiques de Sir W. Crookes et de celles de notre ami M. Hardy, qui a montré que la production mondiale de subsistances n'est actuellement que des deux tiers de celle nécessaire au maintien de la population du globe dans une condition physiologique normale, nous avons nous-même donné une excellente raison de présumer une limitation positive de la somme des matières fertilisantes disponibles. A la ferme expérimentale de Rothampstead, on a découvert que 37 pounds (1) de nitrogène par acre de sol en jachère non amendé sont entraînées annuellement par les eaux. Si cela représente en quelque manière la moyenne pour le globe, il s'ensuit que nos rivières et nos fleuves ont porté à la mer d'énormes quantités de matières fertilisantes nitrogéniques pendant les siècles passés et que la mer devrait être un immense

(1) 1 pound (livre anglaise) = 0 kgr. 4535926.

réservoir de semblables matières. Mais, d'après la loi malthusienne-darwinienne de surproduction de vie, ce réservoir doit être épuisé aussitôt que formé, et une analyse de l'eau de mer montre qu'elle contient à peine une trace des deux plus importantes bases de la vie : les nitrates et les phosphates. Même dans la Manche, alimentée par l'énorme apport de gadoues de la vallée de la Tamise, tel paraît être le cas. C'est une preuve frappante venant en confirmation de l'opinion que la somme totale de matière vivante sur la terre est tenue en constant échec par la somme disponible de matières qui entretiennent la vie, et qu'elle ne peut augmenter que dans la mesure où cette somme de matières vitales est elle-même augmentée, soit par l'action des éléments atmosphériques sur le sol, l'action de la décharge électrique sur l'air ou la synthèse chimique des nitrates. Sir W. Crookes a confiance dans ce dernier procédé et nous le discuterons dans un instant. Mais il n'est pas loin d'être insensé, de la part du prince Kropotkine, de se lancer dans sa démonstration des possibilités infinies de production de subsistances sans tenir compte de ce point. Ce dont il lui faut se souvenir, c'est que chaque quarter (1) additionnel de blé exige environ 10 pounds de nitrogène utilisable, et il doit nous indiquer où cela peut être obtenu. Nous n'ignorons pas, naturellement, que certains agriculteurs estiment qu'il y a quelques 40.000 pounds de nitrogène et 30.000 pounds d'acide phosphorique présentes par acre dans les neuf premiers inches (2) de profondeur de sol moyen. Toutefois, il appert que ce n'est pas disponible pour l'assimilation par les plantes et ne doit venir que

(1) 1 quarter = 290 litres 78.
 (2) 1 inch = 2 centimètres 539954.

graduellement en usage, suivant une lente progression, justifiant, en fait, l'accroissement arithmétique des subsistances que Malthus lui-même suggérait.

Nous ne nous étendrons pas sur la question de la valeur nutritive des différentes sortes de subsistances, mais là encore le prince Kropotkine s'est montré entièrement étranger aux questions scientifiques. Quand il nous parle des résultats merveilleux obtenus dans la culture des tomates, des melons et des raisins par les cultivateurs français et par ceux des îles de la Manche, il ne semble pas se rendre compte que ces produits ne sont, pratiquement, d'aucune valeur nutritive, étant composés presque entièrement d'eau. Il est plutôt amusant de voir le prince Kropotkine, qui, en qualité de communiste, s'oppose absolument à la conception de l'argent comme étalon de valeur, adoptant cet étalon au lieu de la valeur nutritive lorsqu'il expose les capacités extraordinaires de l'horticulture.

STATISTIQUES DE VIE

Lorsque nous arrivons à l'examen des statistiques de vie des divers pays, l'erreur sur laquelle est fondée la thèse que soutient le prince Kropotkine devient manifeste. Nous trouvons, chose curieuse, que, en dépit de toutes les assurances que chaque personne peut produire plus qu'elle ne consomme, les taux de mortalité des divers pays varient en relation presque rigide avec les taux de natalité. Seuls montrent une amélioration dans la santé et la longévité de leurs habitants les pays où le taux de natalité est en décroissance; tandis que *dans les seuls quatre qui sont connus comme ayant un taux de natalité en hausse, y*

compris — fait surprenant — le Canada, le taux de mortalité s'est élevé. On aurait pensé qu'au Canada, du moins, où la terre peut être obtenue aisément par tous, il ne pouvait être question de pénurie et que le salut du prince Kropotkine à chaque nouvelle vie y aurait été amplement justifié. Mais les faits, inexorablement, témoignent que même au Canada, la venue de chaque nouveau-né au-dessus d'un certain nombre implique une autre mort qui autrement ne se fût pas produite.

Quelles que soient les *possibilités*, les *faits* prouvent, sans laisser la moindre place au doute, que rien de ce qui a été fait dans les cent dernières années n'a permis au taux d'accroissement de la population d'être même maintenu, encore moins d'être augmenté; et ils nous enseignent que la réduction des naissances est pratiquement la *seule* manière par laquelle la conservation de la vie a été atteinte. Que ceux qui croient aux dogmes du prince Kropotkine s'assurent d'une île et essaient de se suffire à eux-mêmes : nous sommes absolument certain que, même s'ils sont armés de toutes les ressources de la science, il ne s'écoulera que peu d'années avant qu'ils soient aux prises avec la difficulté de la population. En Australie, pays relativement nouveau et non développé, la seule colonie de Victoria utilise annuellement, nous dit-on, 100.000 tons (1) d'engrais artificiels et 74 pour 100 des terres non irriguées sont fertilisées. Cela montre d'une façon éclatante combien tôt sa fertilité initiale a fait preuve d'épuisement.

(1) 1 ton (tonne anglaise) = 1.016 kgr. 048.

NITRATES ÉLECTRIQUES

Mais si le prince Kropotkine lit Sir W. Crookes, il ne sera sans doute pas découragé. Avec son robuste optimisme, il s'accrochera à la déclaration de Sir William que la puissance électrique du Niagara, si elle était appliquée à la synthèse des nitrates, pourvoierait à l'accroissement de la population mondiale pour des années à venir. On peut répondre tout de suite que Sir W. Crookes a lui-même pris une estimation beaucoup trop basse des possibilités de l'accroissement humain. Dans sa pensée, il ne s'agit que d'un accroissement de population au taux actuel, lequel est tenu en échec par le célibat et la restriction d'une part, et par la perpétuelle sous-nutrition, de l'autre. Il n'envisage pas le doublement tous les trente ans que le prince Kropotkine accueille à bras ouverts. Même ainsi, quel progrès la production synthétique des nitrates a-t-elle réalisé depuis que Sir W. Crookes montrait la voie en 1892 ? Selon un mémoire lu à la séance du 15 mai 1912 de la Society of Arts, les usines pour la production de l'acide nitrique ou du nitrate de calcium par le procédé Birkland-Eyde réunissent actuellement 200.000 HP, donnant une production annuelle d'environ 50 millions de kilogrammes d'acide nitrique ou environ 25 millions de pounds de nitrogène fixé. La production annuelle de cyanamide de calcium par le procédé Franck-Caro atteint présentement environ un quart de million de tons, équivalents à environ 90 millions de pounds de nitrogène. Cela donne un total de 115 millions de pounds ou presque, équivalents à 12 millions de quarts de blé. Comme la récolte de blé de l'an der-

nier (1) fut d'environ 457 millions de quarters, celle d'orge de 174 millions, d'avoine de 476 millions et de maïs de 466 millions, soit au total 1.573 millions de quarters, sans compter toutes les autres sources de nourriture, on peut difficilement dire que dans les vingt années consécutives à la publication de la découverte de Sir W. Crookes, ou dans les quinze années qui suivirent son avertissement au monde concernant l'approvisionnement en subsistances, le chimiste ou l'électricien aient sensiblement influé sur la production de celles-ci. Quoique des merveilles puissent encore être accomplies dans l'avenir, la raison peut-elle admettre qu'il soit fait suffisamment pour pourvoir à un doublement de la population mondiale tous les trente ans ? Et quel monde serait-ce, s'il pouvait être ! Cela même est fort au-dessous de l'accroissement naturel de population non réprimé, car un examen des statistiques de vie indique qu'un taux de natalité non réprimée serait d'au moins 50 pour 1.000 par an et qu'un taux de mortalité naturelle serait de moins de 10 pour 1.000. Cela signifie un doublement tous les dix-sept ans et demi ou, en d'autres termes, un accroissement dans un siècle de cinquante fois la population de l'année initiale. Suivant cette progression, la population du globe, qui était de 1 milliard 500 millions au commencement de ce siècle, serait de 75 milliards à sa fin. Pour tenir tête à un tel accroissement, l'avance actuelle dans la production de subsistances d'année en année, qui montre maintenant des signes de diminution, devrait être brusquement portée à six fois sa valeur présente et être maintenue à ce taux, pendant que la population continuerait d'augmenter comme ci-dessus.

(1) 1912.

L'INERTIE HUMAINE

Cela nous amène au dernier point, que dans leur zèle les enthousiastes perdent toujours de vue : l'inertie ou le conservatisme de la nature humaine. Même tous les arguments du prince Kropotkine fusent-ils bien fondés, dans quelle mesure la population du globe pourrait-elle être induite à adopter ses améliorations ? L'homme, comme les autres animaux, s'est développé suivant un lent processus évolutif. Ses instincts sont contre le changement précipité. Lorsqu'il est contraint de changer brusquement, de mauvais résultats s'ensuivent presque toujours, comme en témoigne la marche rapide des Etats-Unis. Les néo-malthusiens sont le contraire des conservateurs. Ils accueillent toutes les transformations qui paraissent susceptibles d'augmenter le bonheur humain ; mais ils reconnaissent aussi la valeur des enseignements de l'évolution et ils prévoient que tout essai de faire adopter par la masse de l'humanité des changements qui comporteraient un doublement tous les vingt ou vingt-cinq ans finirait presque inévitablement en désastre. Le prince Kropotkine se rend compte du peu de progrès qui a été réalisé durant les quatorze années qui séparent la première de la seconde édition de son livre. Ne comprendra-t-il pas que cela n'est pas dû exclusivement aux conditions sociales obstructives (qui sont elles-mêmes des conséquences du processus de l'évolution et de la lutte pour l'existence), mais aussi à l'inertie inhérente à l'humanité (1) ? Dans l'affirmative, il ne re-

(1) C'est la première fois, à notre connaissance, qu'il est fait nettement état de *l'inertie inhérente à l'humanité* comme

noncera pas à ses louables efforts pour perfectionner la capacité de l'humanité et améliorer ses conditions de vie, mais il cessera de jeter le discrédit sur la doctrine néo-malthusienne, qui est la plus fidèle amie de tous efforts semblables. Nous accueillerons cordialement une autre édition de *Fields, Factories, and Workshops* si son talentueux et célèbre auteur y traite pleinement les objections que nous avons formulées en cette critique, — objections que nous considérons comme mettant à néant ses allégations anti-malthusiennes.

Pendant que nous écrivions, la gravité de la situation a été de nouveau affirmée par le professeur Dixon, dans son discours présidentiel à la section géographique de la British Association, où il constatait que les prophéties de Sir W. Crookes quant à

argument contre les mirages et affirmations *à priori* des surpopulateurs. Cette constatation du docteur C. V. Drysdale faite dans l'ordre physique, un biologiste, Félix Le Dantec, l'a faite dans l'ordre mental. Dans son livre : *Savoir!* paru en 1917, il signale comme un facteur important d'opposition à l'amélioration de la vie humaine « la paresse naturelle à l'homme et que satisfait la facilité incroyable des explications enfantines [des phénomènes vitaux] appelées animistes ou spiritualistes, car ces explications que l'on apprend en apprenant à parler dispensent d'étudier la physique, ce qui est singulièrement plus long! » (p. 125). Ce jugement d'un économiste, M. Henri Hauser (dans *Les Méthodes allemandes d'expansion économique*, 3^e éd., p. 214), n'est pas non plus à dédaigner : « L'homme est un être naturellement paresseux, serf volontaire de la loi du moindre effort. » D'ailleurs, cette même paresse humaine se manifeste avec éclat en ce qui concerne le sujet traité ici même. Nous sommes modeste dans la proportion en disant que, en dehors de quelques-uns des intéressés à la surpopulation parfaitement informés qui, par esprit de lutte de classe, côté bourgeois de la barricade, trompent sciemment le public, 999 sur 1.000 des gens qui parlent ou écrivent contre le néo-malthusia-

l'insuffisance de subsistances s'étaient entièrement réalisées et que, « maintenant, pour autant que nous sommes renseignés, nous faisons déjà de sérieux empiètements sur les ressources mondiales ». Le *Standard*, en commentant cette déclaration, dit : « Il semble que Malthus, qui est assez discrédité depuis quelque temps, avait raison, en définitive. » Nous n'avons aucune hésitation à prédire que la doctrine malthusienne sera complètement acceptée dans les quelques années prochaines et qu'elle prendra sa place légitime comme doctrine centrale de la science sociale.

1913.

D^r C. V. DRYSDALE.

Traduit de l'anglais par MANUEL DEVALDÈS.

nisme et nient la loi de population, notamment de l'autre côté de la barricade, côté « avancé », ne se sont jamais donné la peine de lire ne fût-ce que *l'Essai sur le Principe de Population* de Malthus. Ils estiment moins fatigant d'être des phonographes et des machines à écrire!

Les trois auteurs précités se sont bornés à constater le fait, en scientifiques, sans le juger. Nous agissons de même en commentant et confirmant leurs constatations. Toutefois, nous croyons bon de faire remarquer qu'il faut distinguer entre :

1^o *L'effort utile*, qui produit une amélioration effective de l'existence humaine : en matière de relations sexuelles, se donner la peine de prévenir la conception lorsque c'est nécessaire ; étudier la biologie pour se délivrer de la croyance théiste et spiritualiste ou de l'anthropocentrisme qui est la caractéristique de l'antimalthusien sincère, voilà des efforts utiles ;

2^o *L'effort inutile*, qui, au mieux qu'on puisse dire, ne produit aucun bien : l'activité de Sisyphe remontant sans relâche en haut d'un rocher un bloc de pierre qui doit infailliblement retomber nous en paraît être une image adéquate, — à quoi ressemble fort la multiplication simultanée des pains et des consommateurs de pains préconisée par Kropotkine! (*Note du traducteur*).

A la même adresse

L'AVORTEMENT

Sa Nécessité, ses Procédés, ses Dangers

ÉTUDE SUR LA QUESTION DE POPULATION ET LE PROBLÈME SEXUEL

Par G. HARDY

440 pages in-8°, 66 gravures, 4 portraits (15^e mille)

PRIX : 8 FR. ; FRANCO ET RECOMMANDÉ : 8 FR.

21 fr

Il faut remonter à une date lointaine pour assister à la publication d'un traité relatif à la question de la population et conçu dans le sens malthusien, qui soit d'une profondeur de pensée comparable à celle dont fait preuve le récent ouvrage de G. Hardy. Ce livre peut être mis en parallèle avec les *Eléments de science sociale*, du docteur George Drysdale, et avec *Du Principe de population*, de Joseph Garnier. Encore que la manière et parfois la matière en soient un peu différentes, on peut même affirmer qu'il est mieux ordonné; ou peut-être sera-t-il plus juste de dire qu'il est mieux adapté à la mentalité et aux besoins de notre temps que ces ouvrages déjà anciens, toujours précieux cependant par ce qu'ils renferment de vérités inactuelles. Si l'on ajoute que, naturellement, il bénéficie de toutes les découvertes survenues depuis la parution de ses devanciers, on aura dit sa grande valeur théorique et pratique.

Son titre principal, *L'Avortement*, qui résulte de raisons d'opportunité, ne donne qu'une idée restreinte de son contenu. Certes, ce titre correspond au sujet développé dans l'une de ses parties, mais celle-ci n'est pas la plus étendue. A ce point de vue, d'ailleurs, aucun autre essai de vulgarisation de la technique abortive ne peut rivaliser avec lui pour le caractère sérieux et véridique, la précision des détails et la profusion documentaire. En considération de sa franchise d'exposition, il peut être qualifié sans la moindre exagération, d'éminemment courageux. Par l'un de ses sous-titres on voit que le reste du volume est consacré à tout ce qui concerne le malthusianisme, à sa théorie, à sa pratique, à sa propagande et à l'histoire du mouvement malthusien. Une abondante bibliographie mondiale complète cet ensemble.

J'eusse aimé montrer les richesses du travail de G. Hardy. Mais elles sont innombrables. C'est donc une entreprise impraticable. Puisse cependant cette trop brève notice donner à nos amis autant qu'aux autres le désir de connaître ce livre. Je le recommande chaleureusement à tous. Nul doute que n'en soient goûtés la logique, l'esprit scientifique et la méthode, scientifique elle-même et littéraire tout ensemble, et par cela même extrêmement captivante. Ceux qui l'auront lu attentivement sortiront de sa méditation plus forts, mieux armés pour la lutte. — Manuel DEVALDÈS. *Le Malthusien* (n° 68), juillet 1914.

Int. Instituut
Soc. Geschiedenis
Amsterdam

A la même adresse

MOYENS D'ÉVITER LA GROSSESSE

Par G. HARDY

Nouvelle édition revue et augmentée

(120^e mille)

Prix : 2 fr. ; franco et recommandé : 2 fr. 30

Cet ouvrage de 112 pages a eu, on le sait, les honneurs de la tribune parlementaire.

C'est la plus complète, la plus claire, la mieux illustrée, au point de vue pratique, de toutes les publications similaires.

La description détaillée et très simple des organes génitaux de l'homme et de la femme, est suivie d'explications précises, minutieuses sur les procédés pratiques anticonceptionnels et leur emploi.

Trente-neuf gravures accompagnent le texte.

Cette réimpression, revue et augmentée, aura le même succès que les premières éditions.

Les médecins y trouveront des détails sur un procédé indolore de stérilisation de l'homme, sans diminution des facultés viriles : la vasectomie.

Ouvrage utile s'il en fut, que tout ménage, que tout couple doit posséder. Ouvrage digne du succès qu'il a obtenu.

LA VIE SEXUELLE ET SES LOIS

par le D^r Nystrom, de Stockholm

Préface du D^r A. Marie, médecin en chef de l'Asile de Villejuif

In-8° de 360 pages

Prix : 6 fr. 60 ; franco et recommandé : 7 fr. 50

Le trait le plus frappant et le plus important de l'ouvrage est surtout une forte, solide documentation, une abondante collection d'observations tant personnelles que d'autres de nature à entraîner facilement la conviction des plus sceptiques. L'auteur, naturellement, dès les premières lignes, pose la question sur sa vraie base, scientifique physiologique, en ne reconnaissant que la morale scientifique et en blâmant tous les ouvrages écrits sur la question d'après les croyances religieuses ignorantes. Il démontre très judicieusement la différence entre le besoin de reproduction, le besoin sexuel et l'amour, trois choses distinctes, en montrant la part raisonnable que chacune d'elles doit avoir dans la vie de l'homme civilisé. Puis il explique les changements qui se produisent dans les organes sexuels des deux sexes à l'époque de la puberté, la répercussion qu'ils amènent sur l'organisme tout entier et sur la mentalité. (D^r GOTTSCHALK.)